

Zeitschrift: Annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 25 (1934)

Artikel: Comment combattre le mensonge chez l'enfant?
Autor: Jeanrenaud, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-112162>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Comment combattre le mensonge chez l'enfant ? ¹

Les causes du mensonge.

Dès ses premières manifestations, l'enfant livre un rude combat pour vivre. Il a droit à cette vie : un mystérieux et puissant instinct le pousse à se réaliser, à s'affirmer. D'autre part, il y a la société, le milieu dans lesquels l'enfant va vivre, qui sont des cercles organisés, avec leurs conventions, leurs habitudes et leurs cadres. Il y a la famille, avec sa compréhension de l'âme du petiot ou son indifférence, son affection ou sa dureté, son ordre, sa stabilité ou son anarchie et ses caprices. Toutes ces influences aident ou contrecarrent les aspirations et les besoins de l'enfant.

Le petit est là cheminant, tantôt contraint, condamné, bâillonné, tantôt libéré, aidé, facilité. D'où, en éducation, ces heurts, ces chocs, ces crises et ces révoltes.

Le mensonge me paraît être un des aspects de cette lutte de l'enfant qui veut s'affirmer et qui se heurte aux exigences morales et sociales. En d'autres termes, c'est le plus souvent un acte de défense par lequel l'enfant tend à se dégager de certaines contraintes, à fuir ou à réaliser sur un plan imaginaire ses désirs.

Les causes du mensonge sont diverses. Jusqu'à six ou sept ans, on rencontre fréquemment un type de mensonge, qu'on peut appeler d'imagination. L'enfant fabule, crée un monde tout peuplé de ses ambitions.

¹ Ce travail a été présenté à la réunion annuelle du Groupe romand en faveur de l'éducation des enfants difficiles, en automne 1933.

Jacqueline a sept ans ; elle a une petite sœur de deux ans de moins. Elle aimerait beaucoup avoir un petit frère et envie ses camarades plus heureuses qu'elle. Un jour, elle vient annoncer à sa maîtresse qu'elle a maintenant un petit frère. Il s'appelle Jean-Pierre. Elle le décrit fort bien dans son petit berceau rose. La maîtresse partage sa joie et pendant plusieurs jours demande des nouvelles du bébé. La fillette lui répond avec une joie évidente. Mais voici que la maîtresse apprend que Jean-Pierre est un bébé imaginaire. Très délicatement, elle s'est approchée de Jacqueline pour lui dire : « Est-ce que tu n'as peut-être pas rêvé que tu avais un petit frère ? » — Et Jacqueline de répondre par un minuscule « oui ! »

Depuis lors, elle n'a plus reparlé du bébé de ses rêves.

Nous n'avons pas ici de mensonge proprement dit, car ce n'est pas pour tromper sa maîtresse que Jacqueline invente cette histoire. Elle manifeste un désir très puissant : ils sont nombreux les bambins de cet âge qui parlent d'une école et d'une maîtresse, d'un pays même qui sont le produit de leur imagination. Tous ces mensonges apparents sont des manifestations spontanées qui iront en s'affaiblissant dès l'âge de sept ans, au moment où l'enfant sort de son égocentrisme et où sa pensée change de plan.

Il est cependant des cas qui traduisent une amplitude ou une constance inquiétantes. La fabulation peut devenir de la mythomanie.

Voici un bambin, observé par Rouma (*Ar. de Psychol.*, VII, p. 259 et suiv.), un peu débile qui a toujours quelque chose à raconter sur ce que ses camarades ou sa maîtresse ont dit. « En entrant dans la classe, un élève raconte qu'il a déménagé et que la cheminée de la nouvelle habitation tire très mal ; le matin, la chambre était pleine de fumée. Romain, tout de suite, prend part à la conversation : « Et chez moi, mon lit a brûlé et celui de mon père aussi. Mon père est brûlé, on va le mettre demain dans un cercueil. » Un enfant raconte qu'il a été dans un jardin et qu'il y avait des poissons rouges. « Et chez nous, riposte Romain, il y a un étang dans notre cave et il est tout rempli de poissons rouges et il y a aussi un grand chat blanc avec des grandes cornes. » La maîtresse raconte une histoire d'un enfant dénicheur qui s'est cassé le bras en tombant de l'arbre. Romain se lève et dit : « Mon père est aussi allé au bois hier, mais il était tout cassé

parce qu'il avait aussi déniché des oiseaux. Sa tête est cassée, ses bras sont cassés, ses jambes sont cassées, tout est cassé et puis les parents des oiseaux étaient des pigeons, et ils sont venus avec leur bec encore le casser plus fort. »

La direction et la forme que prennent ces mensonges sont bien curieuses. Pourquoi ce père « cassé » ou évoqué dans son cercueil, ce petit qui veut autant si ce n'est plus que ses camarades ? Quoique l'analyse de Rouma ne soit pas suffisante sur ce point, on peut bien supposer les raisons affectives qui sont à l'origine de telles manifestations : haine à l'égard du père, sentiment d'infériorité.

Voici un autre cas de fillette, tout à fait hors de la réalité et dont la fuite explique les mensonges et même, très probablement, ses difficultés scolaires :

Il s'agit d'une petite Marthe, âgée de sept ans, qui se montre peu douée pour l'apprentissage de la lecture et du calcul et qui manifeste un curieux détachement pour le monde réel. Elle pense constamment à autre chose et rejette tout ce qui l'ennuie. L'école va un jour examiner une place. Marthe qui se fait réprimander parce qu'elle est ailleurs, s'exclame : « Oh ! je n'ai pas besoin de regarder, j'y habite. » Ce qui était inexact. A chaque instant, elle se dérobe de la sorte. Pendant les récréations, elle s'amuse dans un endroit solitaire du préau avec une autre petite fille, produit de son imagination. Ce double, qu'elle décrit, ressemble au personnage d'une histoire que la maîtresse a racontée. Seule sa maîtresse reçoit ses confidences. Vis-à-vis des autres personnes, elle fuit par une attitude renfermée ou elle ment. — Pourquoi cet isolement ? ce monde imaginaire ? Marthe n'est pas heureuse ; ses parents ne comprennent pas cette enfant ; de plus, Marthe a une petite sœur de deux ans de moins ; elle n'a pas encore pu l'accepter.

On peut comprendre que si des enfants qui ont le bonheur de posséder un milieu normal manifestent de telles évasions, ceux qui sont moins privilégiés gardent de leur première enfance des angoisses, des craintes ou des révoltes capables de provoquer des réactions brutales.

C'est depuis six, sept ans, alors que la plupart des enfants discernent l'imaginaire du réel, le moi du social, qu'apparaissent les vrais mensonges. Leurs causes très diverses peuvent se ramener à quelques sentiments. Voici tout d'abord la crainte, la peur. L'enfant ment pour dissimuler un vol, une tricherie.

Un cas classique : Yvette se plaint de ce que son *Rappelle-toi*, qui était sous la table, a disparu. Je conseille à la voisine qui m'inspire de l'inquiétude de vérifier parmi ses effets si, par hasard, elle n'aurait pas emporté ce petit livre. Le lendemain, le *Rappelle-toi* est sous la table sans que l'on sache comment il y est revenu. Interrogée, Marie commence par nier, mentir, puis avoue. A la question : « Pourquoi m'as-tu ainsi menti ? » Marie a cette réponse : « Parce que j'avais peur que ma maman me batte. » En effet, comme je connais la mère, c'est bien ce que cette enfant pouvait craindre.

— Quoi qu'on te fasse, dit amicalement parrain à Poil-de-Carotte, tu as tort de mentir ; c'est un vilain défaut et c'est inutile, car toujours tout se sait !

— Oui ! répond Poil-de-Carotte, mais on gagne du temps !

Le mensonge à base de crainte peut revêtir des formes curieuses. Un garçon a commis un petit vol. Il l'avoue à son directeur, mais le nie placé en face de son maître. — Pourquoi ? L'enfant l'explique lui-même. « Je ne voulais pas faire de la peine à mon maître, je l'aime trop ! » Crainte de perdre l'estime et la confiance, crainte d'être réprouvé, mis à l'index par des camarades peu charitables et très pharisiens.

Ce peut être l'amour-propre, l'orgueil. Le besoin de s'affirmer contre les autres détermine une fillette de douze ans à venir montrer à son professeur des poésies comme étant sa création ; d'où encouragements et félicitations, jusqu'au jour où un camarade révéla le procédé peu honnête. — Le mensonge peut se confondre parfois avec la calomnie ; il traduit, dans certains cas, de la complaisance à l'égard d'un ami.

Même après ce rapide aperçu, il semble bien permis de concevoir le mensonge comme produit par une souffrance : un faible qui veut se rendre fort, un aigri qui essaie de se venger, un troublé qui tend à se dissimuler. En me plaçant à ce point de vue, je n'entends nullement diminuer ce que le mensonge a d'immoral et de dangereux. La psychologie ne me sert pas à vider la morale de son élément capital : la responsabilité individuelle. Je l'utilise pour mieux saisir les origines du mensonge. Et ce qui me paraît important de retenir, c'est que ses causes ne sont pas, le plus souvent, fugaces, occasionnelles, tout accidentelles. Certes, il faut un concours de circonstances pour le faire éclater, mais le terrain est prêt, la décharge est

accumulée ; elle attend l'étincelle qui produira l'explosion. La société, la famille, dans lesquelles vit l'enfant sont propres à créer cette ambiance. Pensons un instant à ceux qu'on appelle « difficiles », à ceux qui ont eu des contacts grossiers, brutaux avec les grands mystères de la vie... que de circonstances favorables pour engendrer le mensonge ! « Un fait capital, écrit Charles Baudouin, dans la genèse du mensonge chez l'enfant, c'est le mensonge des parents eux-mêmes ; ce sont surtout leurs réponses évasives ou fausses lorsque l'enfant les interroge sur la sexualité et la naissance. »

Pour le maître d'école, puisque nous voulons nous restreindre à ce cadre, il est nécessaire de connaître aussi exactement que possible la genèse du mensonge et ses causes, avant de chercher les moyens de guérison.

Fixés sur quelques-unes des causes du mensonge, étudions les moyens propres à le combattre. Nous distinguerons les moyens préventifs et les moyens curatifs.

Les moyens préventifs.

Si le mensonge est, comme l'appelle Fœrster, un symptôme de faiblesse intérieure, on ne peut pas y remédier par une pression du dehors, mais par un appel à des énergies intérieures. La lutte n'est pas une question de procédés ou de trucs ; elle est tout d'abord et avant tout affaire d'influence.

A ces enfants qui ont vécu dans des milieux peu propices, il faut une atmosphère de confiance. La confiance est le grand antidote du mensonge. C'est le produit de diverses composantes que nous mentionnerons brièvement.

Voici tout d'abord la franchise, la loyauté, la sincérité vis-à-vis de l'enfant. « Ce que nous voulons que les enfants soient, écrivait Vinet, il faut l'être soi-même. Veiller au dehors n'est rien. On n'échappe pas longtemps à cet être qu'on prétend surveiller. C'est être et non paraître qu'il s'agit. » Etre vrai, par cette simplicité de cœur, cette unité du moi qui ne permet pas de jouer un personnage. Vrai dans l'humilité. Vrai dans ces mille petites choses qui sont la vie de l'enfant. Vrai, s'il s'agit de reconnaître un tort ou une erreur : une expérience qui n'a pas été concluante, un problème que le maître n'a pas su claire-

ment expliquer, un mot qu'il a orthographié de travers. La vie de l'internat doit fournir à chaque instant l'occasion de ne pas camoufler le réel.

Une maman se plaint de ce que son enfant dit des mensonges. Elle en parle au maître. Tous deux sont réunis dans la cuisine de la ferme. On heurte. La fillette va répondre et revient : « Maman, c'est un colporteur ; il demande si tu as besoin de quelque chose ! — Dis-lui que je ne suis pas ici ! »

L'histoire de la petite Marie qui s'était emparée du *Rappelle-toi* de sa camarade a été précédée du petit drame suivant. A la promenade, Marie s'est emparée de la mallette de l'une de ses voisines. La maman de la fillette lésée a tenté une démarche très prudente auprès de la famille de Marie, sans succès du reste. Mais dans la soirée, la mère de Marie venait reporter la mallette escamotée derrière la porte, sans un mot d'excuse. Quelques jours plus tard, la fille ne suivait que trop bien l'exemple maternel.

L'enfant est sensible à cette loyauté de ses aînés et jamais nous ne perdrons une parcelle de notre autorité dans ces occasions. « Jamais, écrit de Pressensé, je n'ai éprouvé autant de respect pour mon père que le jour où il m'écrivit : Je reconnais que je me suis trompé à ton égard ! »

Cette attitude de franchise provient en réalité du respect voué à l'enfant, si petit et si misérable qu'il soit. Fœrster remarque le rapport qui existe entre le règne du mensonge et la façon peu respectueuse de traiter les enfants et de leur parler. « Un des fondements de la véracité, écrit-il, c'est le sentiment de l'honneur. Un régime qui enlève quelque chose à la dignité de la personne provoque des maladies épidémiques du vrai. »

Une autre composante de cette atmosphère de confiance est l'affection, l'amour. Il encourage, ranime constamment la petite flamme de la bonne volonté ; l'amour sait se faire à tous pour partager les appréhensions et les rêves, les joies comme les peines. C'est la caresse et le baiser pour ceux qui n'ont plus de maman pour venir, le soir, border leur lit. C'est l'esprit de charité et de pardon, la patience et la douceur. L'enfant qui est victime de cette immense injustice de ne plus avoir de famille doit retrouver à l'école, et dans la maison d'éducation, une sérénité, une continuité d'action, une unité d'influence, en même temps qu'une chaleur qui lui permettront de s'épanouir. Hors

de cette atmosphère, je ne pense pas que l'éducation soit possible, encore moins une rééducation.

La voici cette harmonie riche et bienfaisante décrite admirablement dans ce petit incident de la vie d'une classe :

En corrigeant la dictée.

La maîtresse : « Aujourd'hui, puisque la dictée est tirée de votre livre, vous le prendrez pour corriger vous-mêmes vos fautes d'orthographe. Rappelez-vous que vous devez faire chez vous, ce soir, un court devoir sur les verbes que vous aurez mal écrits. »

André, passant la main sur sa tête de son geste familier : « Mais, madame, si quelqu'un corrige ses fautes sans rien dire !... Il aura moins de travail que les autres !... »

La maîtresse, lentement : « C'est là votre affaire. Je ne vous surveillerai pas. Je ne suis pas votre conscience. Vous pouvez me tromper. Vous ne pouvez pas vous tromper vous-même. Il s'agit de savoir si quelqu'un parmi vous aimerait mieux un petit travail en moins et un gros mensonge en plus. »

(Les enfants sont graves. Il y a sur tous les visages un air de décision émue et de joie fière et contenue.)

(Tiré de Noémi Regard : *Dans une petite école.*)

Faisons un pas de plus ; restreignons le cercle pour établir ce qui peut garder l'enfant du mensonge.

Le petit qui a passé dans des milieux ingrats est recouvert d'une gangue protectrice. Meurtri, atteint au vif, il est devenu insensible. Avant d'entreprendre une reconstruction, il s'agit de le sensibiliser à nouveau. Nous connaissons tous de ces indifférents que le blâme ou la louange laissent froids parce qu'ils ne sont pas encore ouverts ; des abattus, des découragés qu'il faut remettre d'aplomb. En fortifiant la volonté tout entière de faire le bien, on travaille contre le mensonge. La tâche de l'éducateur est de trouver le point d'appui qui lui servira de levier ; où l'enfant fait-il bien ? par où pourrais-je l'encourager ? est-ce par le travail manuel, l'écriture, la serviabilité, le goût pour les fleurs ? « Les menteurs les plus invétérés, remarque Fœrster, sont peut-être les enfants qui dans aucun domaine ne sont capables de faire vraiment bien ; le peu de cas que l'on fait d'eux les maintient dans un état de dépression favorable à toutes les lâchetés. »

Lorsque le bébé part pour la conquête du monde sur ses petites jambes vacillantes, la maman lui évite ces gros dangers

qui s'appellent un pas de porte trop haut, un parquet reluisant, un escalier, un fourneau. Dans le domaine de la véracité, comment exigerions-nous une attitude de parfaite droiture, si nous n'avons pas pris nous-mêmes des précautions pour éviter des catastrophes.

Dans la vie d'une classe, il y a pour les faibles de redoutables tentations de tromper. Je pense à des travaux écrits de surprise, c'est-à-dire des interrogations très serrées pour lesquelles la classe n'a pas été prévenue, ou cette forme d'enseignement qui devient un examen perpétuel, avec des notes pour tous les travaux, jamais d'exercices gratuits, où il est permis de se tromper sans que cela entraîne nécessairement une sanction.

Un maître qui ne s'efforce pas de donner un enseignement à la mesure de chacun est mal fondé à se plaindre, si les faibles cherchent à se tirer d'affaire par toutes sortes de tromperies. On évite également bien des faux-pas par une vigilance constante. Une maison où ne règnent pas d'ordre, de contrôle, favorise la dissimulation et la tromperie.

De telles précautions ne dispensent pas de cette prévenance plus générale, mais non moins efficace, qui consiste à soutenir la tonalité morale d'un groupe d'enfants. Tous nous savons combien, dans notre vie personnelle, il faut surveiller la flamme de l'âme. Sans cesse elle a besoin de recueillement, de silence, de méditation pour retrouver sa force. Dans la vie d'une école ou d'une maison, les moments consacrés au culte, à la mise en commun de ses expériences, à la discussion des faits saillants de cette famille, des joies et des soucis qu'elle procure, et ceci surtout avec la collaboration des élèves, sont des heures précieuses. Les instants de halte où l'on regarde le chemin parcouru et où l'on contemple la cime à atteindre, les élans vers la beauté que procurent le chant et la musique, des heures de franche gaîté, comme aussi des entretiens tout intimes que chaque enfant peut avoir avec son maître : toutes ces impressions, tous ces souvenirs porteront, soutiendront, garderont.

Les moyens curatifs.

Malgré une ambiance heureuse, des précautions, le mensonge peut éclater. Que faire alors ?

Tout d'abord, ne rien prendre au tragique, garder son calme et sa lucidité. Les démonstrations tapageuses, les accès de

colère vont souvent à fin contraire. S'il y a enquête à mener, qu'elle se fasse discrètement sans ameuter tout le monde et sans jeter le soupçon sur beaucoup.

On devra peut-être amener l'enfant à confesser sa faute. Moment tragique où toute notre puissance de confiance ne sera pas de trop. Aussi est-ce une erreur que de vouloir terroriser l'enfant et de lui dire : Malheur à toi, si tu me mens. Bien au contraire, quand il faut pour que le coupable dise la vérité un grand effort sur lui-même, le maître doit prendre l'attitude inverse. Le juge Lindsay s'adressait en ces termes à un garçon :

Mettant une main sur la tête de l'enfant, je lui fis remarquer que je ne le tenais pas pour un menteur, quoiqu'il m'eût juré n'avoir pas pris l'objet en question. Je lui dis que je savais qu'il était un brave garçon, malgré ses tromperies qui me déplaisaient beaucoup, mais que, s'il ne faisait pas énergiquement disparaître de son caractère ces points noirs, il ne serait jamais un homme. Je ne le laissai pas parler, mais je continuai à lui décrire son état d'âme et les circonstances qui l'avaient entraîné au mensonge : la crainte qui l'avait saisi à la pensée qu'il allait être découvert. Je le regardai bien en face et je lui dis combien j'admirais son amour pour ses parents auxquels, en niant sa faute, il avait voulu épargner le souci et la honte. Mais je lui fis voir que c'était là un calcul à courte vue et une erreur. Alors il fondit en larmes avoua tout, me dit que cela l'avait rendu lui-même très malheureux et, sur un ton qui m'inspira confiance, il me promit de se corriger. (Fœrster, *L'école et le caractère*, page 299.)

Le coupable connu, il importe de reconstituer le drame. Il s'agit de mettre en rapport tout ce que nous savons de l'enfant, de son état actuel, de son milieu, de ses désirs avec ce qu'il peut nous livrer au cours d'entretiens que nous aurons avec lui, pour dévider cet écheveau, parfois fort complexe. La patience, le soin voués à cette analyse ne seront pas perdus. Voici l'avis du Dr Flournoy sur ce point :

Le mensonge doit être tiré au clair, expliqué. Il ne suffit pas de tirer au clair un mensonge plus grossier que les autres et de dire que les prochains seront punis. Il faut recommencer à débrouiller les moindres d'entre eux, au fur et à mesure qu'ils se produisent. Il faut obliger l'enfant, — et c'est là la sanction naturelle et efficace à opposer à ce soi-disant vice — il faut l'obliger à reprendre point par point son récit dans tous ses détails et à préciser lui-même d'une part ce qui est conforme à l'exacte

vérité, d'autre part ce qu'il a exagéré, imaginé ou déformé. Dans la mesure du possible, vérifier les dires, pour lui montrer chaque fois à quelle place il a fait fausse route et lui expliquer qu'on ne pourra se fier à lui que si on le sait capable de discerner le vrai du faux. Ainsi il réalise peu à peu qu'il a tout avantage à tracer d'abord lui-même la démarcation précise entre les faits réels et ceux de son invention ; il apprend à ne plus laisser parler sa fantaisie, même si elle lui donne un profit momentané. Si au contraire vous vous contentez de le gronder au lieu d'analyser ses mensonges pour les rectifier avec lui, si vous vous dispensez de tout travail explicatif, si surtout, dans votre hâte à réprimer son défaut, il vous arrive un jour de le soupçonner et de le punir à tort, il se méfiera de vous et se tiendra sur la défensive, et, afin d'éviter le blâme ou les punitions, il s'arrangera, les fois suivantes, à mentir d'une manière toujours plus adroite. Ainsi une éducation mal comprise risque de transformer le petit rêveur ou le petit blagueur inconscient, en un véritable menteur fourbe et rusé.

(Extrait du *Journal des Parents*, 1932, page 71.)

Cette analyse en collaboration avec l'enfant nous livrera une page de vie, faits qui sont toujours émouvants. Pour le coupable, c'est une forme de sanction ; prendre clairement conscience de son mal est la première condition pour être capable de s'en débarrasser. Voilà notre premier effort : débrouiller le cas, établir les causes.

Quels remèdes apporter ? Comment rééduquer ? Quelles sont les résistances morales à construire ? Quelles valeurs dresser contre ces lâchetés ? Le délit est un accroc ; il s'agit maintenant de guérir et de prémunir. C'est une œuvre de longue haleine.

La manière immédiate de marquer cet accident est la sanction, la punition. A l'école, je ne pense pas que les coups soient la plus efficace des sanctions. « Rien n'est plus faux, écrit Fœrster, de chercher à bannir le mensonge par des coups ; on voit des maîtres qui pensent avoir triomphé du mensonge, parce qu'ils ont obtenu que leurs élèves ne leur mentent plus par crainte d'être battus. Mais s'ils ne mentent plus à leur maître, ils n'en mentent que davantage à d'autres. Faire appel à la peur, c'est renforcer le mobile par excellence du mensonge. »

Il y a d'autres sanctions, plus efficaces et moins dangereuses que les châtiments corporels : le refus momentané des marques ordinaires d'affection, toucher la main, remplir une charge d'hon-

neur, la privation de travail peuvent avoir une portée directe. La vie de l'internat permet aisément l'application de punitions de ce genre.

Cette protestation ne dispense pas de suivre le coupable pour essayer de lui épargner de nouvelles chutes. Examinons quelques cas en reprenant les causes que nous avons distinguées plus haut.

En face des mensonges d'imagination, il semble que si l'on n'intervenait pas, l'enfant ne se rendrait pas compte que ce qu'il raconte n'est pas vrai. Le rétablissement des faits est déjà un sérieux correctif. D'autre part, les exercices d'observation qui se retrouvent dans une quantité d'activités scolaires apprendront à l'enfant à se contrôler, à respecter les faits. L'histoire qu'on lui a racontée et qu'il doit redire, quelques jours plus tard peut-être, fournira l'occasion d'apprécier la précision des souvenirs. Il est utile aussi de faire avec petits et grands de ces expériences très simples comme Binet en avait imaginées. On présente sur un carton quelques objets : une bouteille, une règle, un sou, une paire de lunettes, un feuillet de calendrier. Les enfants examinent quelques instants puis déposent ou subissent un interrogatoire. Les réponses peuvent être parfois très suggestives : quelle inscription portait la bouteille ? alors qu'il n'y avait pas d'étiquette, etc. Le dépouillement permettra de saisir la fragilité de notre témoignage, alors même que nous sommes très précis et catégoriques. Leçon de prudence, de défiance à l'égard de soi-même surtout si notre moi entre en ligne de compte.

Dans d'autres cas, où ce sont des causes affectives qui ont déclenché le mensonge, une compensation, un dérivatif peuvent provoquer une amélioration : une activité qui sorte l'enfant de son moi, le soin à donner à des animaux, la surveillance d'un petit camarade. C'est ainsi que pour Marthe, la fillette solitaire, un changement assez brusque a été constaté par la maîtresse. C'est tout d'abord un intérêt croissant pour le monde extérieur et, en particulier, pour le monde des plantes que la petite Marthe a vu se développer dans sa plate-bande. La graine, le haricot sec qui a donné naissance à une petite plante ! Quels échos mystérieux peuvent bien retentir dans l'âme de l'enfant en face d'un pareil spectacle ? Ce fut aussi un choc émotif violent. Une camarade a été victime d'un accident d'automobile.

Toute la classe a été très émue et a participé à cette douleur. Enfin, quelques mois après, est née une petite sœur ; ce qui a tout apaisé.

En face des mensonges qui ont pour origine la crainte, nous pouvons agir sur d'autres leviers. Mettons à part les chétifs, les émotifs et les nerveux, enfants dont le système nerveux a des réactions violentes. A ces êtres, de la culture physique, du sport seraient un entraînement salutaire au courage.

Si l'on veut faire appel à des énergies intérieures, c'est en les exprimant dans la langue des aspirations spontanées propres à chaque âge que l'on aura le plus de chances d'être entendu. Entre huit et douze ans, le courage est une des valeurs les plus respectées. Ce désir d'être fort, courageux est une des aspirations sur lesquelles on peut le plus faire fond à cet âge intermédiaire. Il y a eu avant le langage de l'affection (faire plaisir, procurer de la joie, être le chéri de ses parents), à la période de l'adolescence il faudra faire vibrer d'autres cordes.

Donner du courage, c'est donc aider l'enfant à devenir vrai : dire la vérité, c'est être crâne ; mentir est le lot des capons, des poltrons, des lâches, oser se dénoncer même si l'on sait que l'on sera puni, c'est être un type. — Il y a là une optique qui peut revenir fréquemment. Ce matin, François est venu après le déjeuner dire à son directeur qu'il avait cassé un carreau de sa fenêtre en faisant son lit. Exemple à relever et à souligner pour la droiture qu'il comporte. Les enfants se sont enthousiasmés pour les performances d'un athlète d'une équipe de football. Belle occasion de leur faire trouver que si l'on savait applaudir non seulement le coureur et le gardien, mais aussi l'aveu courageux d'une sottise, le mensonge serait banni. Nous avons, à cet égard, beaucoup à prendre chez les éducateurs de génie comme Charles Wagner, Fœrster ou Baden-Powell. La manière positive et héroïque avec laquelle ils présentent la morale au jeune garçon, l'esprit de chevalerie qu'ils s'efforcent de lui insuffler reposent sur une psychologie très juste de cet âge.

Outre cet appel à des énergies intérieures, une éducation du jugement est nécessaire. L'enfant a de la peine à apprécier un fait en tenant compte des intentions, à juger en se plaçant au double point de vue du trompeur et du trompé. A la suite de quelques petits incidents, j'annonçai à une classe : « Nous allons parler pendant quelques instants de la façon de tromper

son maître. » Etonnement ! Quel scandale aurait donc éclaté ? « Il s'agit, continuai-je, de ces mille petites manières de mentir à son maître... » Nous en avons trouvé un choix significatif. Je revois, pendant que nous en analysions quelques-uns, les yeux étonnés de ces bambins découvrant que c'est une tromperie que de truquer un problème, de souffler une réponse, et qu'en réalité on commet un tort à son maître.

Plus tard, à l'âge de l'adolescence, on peut associer le mensonge à l'idée esthétique. L'enfant est alors sensible à la beauté, à la grandeur morale. Mentir est laid ; c'est un manque de distinction et de noblesse. Ce sera aussi le moment d'examiner la valeur de ces mensonges que l'on pourrait qualifier d'altruistes, parce qu'ils ont pour but de sauver un camarade. C'est le cas classique d'une classe qui ne veut pas dénoncer un coupable, alors même qu'il est connu de quelques-uns.

Foerster rapporte l'entretien suivant qu'il eut avec une classe :

Le maître trouve une caricature dessinée au tableau. Il demande : « Qui est-ce qui a fait cela ? » L'élève qu'il interroge connaît le délinquant. Doit-il dire : « Je ne sais pas » ou bien trahir son camarade ? Qu'est-ce qui doit l'emporter de son affection pour le coupable ou de l'obéissance qu'il doit à son maître ? — Nous commençâmes par cette dernière question. A peu près tous les garçons voulaient qu'il déclarât ne rien savoir ; les fillettes, presque sans exception, étaient pour qu'il se soumit. Je leur fis remarquer que chacune des deux solutions était trop exclusive : les uns n'ont pensé qu'au maître, les autres qu'à l'élève. On n'a résolu un problème de cet ordre que quand on a réussi à tenir compte des deux points de vue. Si vous étiez vous-mêmes maîtres, vous sauriez que, sans obéissance, il n'y a pas d'enseignement possible. N'y a-t-il pas moyen de concilier ce qu'on doit à un maître et ce qu'on doit à un ami ? Un garçon répondit : « Il faut dire au maître qu'on le dira à condition qu'il ne fera rien au coupable ». A cela j'objectai naturellement qu'un maître ne peut pas se contenter d'une soumission conditionnelle. Enfin quelqu'un proposa de répondre : « Je vous demande la permission de ne pas le nommer, maintenant, mais je ferai en sorte qu'il se dénonce lui-même plus tard. » A l'unanimité la classe se déclara satisfaite.

Un entretien familial comme celui-là est utile non seulement pour enseigner la véracité, mais encore pour faire naître de

maître à élève des rapports de confiance. Mieux vaut aider aux enfants à trouver eux-mêmes la bonne voie, la leur montrer au besoin et les y stimuler, que de prêcher ou d'enseigner théoriquement la conduite à suivre.

(*L'école et le caractère*, page 63.)

Conclusion.

Ces dernières remarques de Fœrster nous ramènent au centre de nos préoccupations. Si le mensonge est le symptôme de difficultés intérieures, le meilleur moyen de le combattre est d'abord de débrouiller ses causes, de faire de la cure d'âme. Jamais, dans de pareils cas, l'attitude du juge informateur ou du justicier ne sauraient suffire.

Regardant à nous-mêmes, à notre propre attitude, nous nous demanderons si l'atmosphère que nous entretenons auprès de l'enfant a cette chaleur de sympathie, cette compréhension et cet amour nécessaires à l'épanouissement de l'âme. Possède-t-elle cet oxygène qu'est la loyauté, la vérité ?

Songeant à l'enfant, à son passé, à sa famille, à ses désirs, à sa vie intime, nous nous demanderons ce qui a pu provoquer ces accrocs. Nous causerons de ces défaillances, parce que nous les portons à l'égal de gros soucis. Puis les décisions prises, nous suivrons affectueusement ces meurtris, essayant de les aider à voir clair en eux-mêmes et à trouver des appuis et des raisons de s'élever.

L'éducation morale implique, pour celui qui en assume la responsabilité, un sens des réalités, mais elle exige par-dessus tout une foi, une certitude dans le triomphe des forces bonnes. C'est une politique de confiance que nous devons soutenir. « Quel médecin vaut pour la puissance une étincelle de bonheur et un seul rayon d'espoir ? Rendre heureux quelqu'un, c'est donc rigoureusement augmenter son être, doubler l'intensité de sa vie, le révéler à lui-même, le grandir et parfois le transfigurer. » (Amiel.)

H. JEANRENAUD.